





Souvenirs de Spa

| | |
|------------|--|
| Objet | Coffret à jeu (boîte à quadrille). Couvercle orné d'une vue de la Sauvenière cernée d'un décor d'entrelacs et de marbrures, présent aussi sur les côtés du coffret |
| Producteur | Atelier spadois |
| Datation | Fin XVIII ^e siècle |
| Technique | Tabletterie, encre de Chine et gouache |
| Format | 26,5 × 14,6 × 5 cm |
| Origine | Spa |
| Dépôt | Musée de la ville d'eaux, Spa |

Dans ses *Amusements des eaux de Spa* (1^{re} éd. 1763), le médecin theutois Jean-Philippe de Limbourg (1726–1811) évoque des objets en bois, ivoire et autres matériaux précieux que les curistes s'offraient durant leur séjour dans la station thermale ardennaise : les *jolités*. Elles illustrent les facettes principales du thermalisme spadois des XVI^e–XVIII^e siècles : le traitement médical et, toujours plus affirmée au fil du temps, la villégiature mondaine.

Reconnu pour ses vertus thérapeutiques durant l'Antiquité puis délaissé au Moyen Âge, le thermalisme connut un nouvel élan à la Renaissance. Outre la fascination pour l'héritage antique propre à cette période, l'influence de l'iatrochimie explique son essor. Inspirée de la pensée de Paracelse (1493–1543), cette doctrine médicale recommandait le recours aux métaux et aux minéraux – des substances présentes dans les eaux thermales – comme moyen thérapeutique. Le thermalisme renaissant offrait ainsi une alternative aux traditionnelles médications galéniques, surtout composées de végétaux. Les médecins qui vantaient ses mérites soulignaient volontiers sa capacité à guérir des

maladies chroniques, incurables autrement, par des moyens plus doux que les remèdes galéniques, au mauvais goût ou «qui sentent l'apotecairye», aux dires du médecin Henri de Heer (ca 1570–ca 1635) dans son traité sur les *Fontaines de Spa*, paru à Liège en 1616. Selon les lieux, la cure consistait en bains, douches ou, comme à Spa, la boisson de l'eau, parfois aussi des fumigations.

Pratiqué en Italie dès les xiv^e–xv^e siècles, le thermalisme médical se répandit ensuite à travers l'Europe. À Spa, ses débuts remontent au milieu du xvi^e siècle. Dès ce moment, il bénéficia du soutien de médecins proches des princes-évêques de Liège. Entre 1560 et 1620, ceux-ci consacrèrent différents traités aux sources spadoises (ou *pouhons*), favorisant ainsi leur essor. Au xviii^e siècle, une seconde vague d'écrits liégeois fut dominée par l'œuvre du médecin Jean-Philippe de Limbourg.

Ces auteurs énoncèrent les vertus des sources spadoises et en codifièrent l'usage. Tout en établissant le principe d'un traitement «chimique» des maladies, ils restaient toutefois fidèles au système des humeurs (sang, phlegme, bile, humeur noire ou mélancolie) et de leurs qualités (chaud, froid, sec, humide). Ils affirmèrent donc que les eaux de Spa valaient surtout par leur teneur en fer et en soufre; les qualités «froides & humides mais potentiellement chaudes & seiches», toujours selon Henri de Heer, de ces métaux leur conférant une vertu purgative et la capacité d'ouvrir les conduits de l'organisme. Les eaux faisaient donc suer, uriner, déféquer, parfois aussi vomir. Elles purgeaient la mélancolie, expulsaient les calculs des reins et de la vessie, éliminaient les vers. Comme elles asséchaient aussi, elles agissaient contre la stérilité féminine, résultat d'une matrice trop humide. Enfin, elles soignaient les «fièvres», la goutte et les maladies de la peau. Tous les pouhons n'étaient pourtant pas équivalents et la faveur dont ils jouirent a varié dans le temps. Les médecins du xvi^e et du début du xvii^e siècle plébiscitaient ainsi la Sauvenière et la source connue aujourd'hui comme le Pouhon Pierre-le-Grand et délaissaient la Géronstère et le Tonnelet. Plus tard, leur attention s'étendit à d'autres fontaines, telles la Groesbeek ou encore la Watroz.

Aux curistes (ou *bobelins*, selon l'appellation locale), les traités de thermalisme offraient des conseils sur la manière de vivre la cure, lors d'un séjour estival d'une durée habituelle de quelques semaines. Le traitement s'organisait autour de la boisson de l'eau à la source, un rituel répété quotidiennement, à jeun et de bon matin. Les quantités absorbées étaient importantes mais adaptées à chaque individu. Une sorte de cérémonial, censé renforcer l'effet de l'eau dans le corps, régissait la manière de procéder: le rythme des prises, la promenade entre deux gobelets ou la consommation des dragées digestives aux aromates accompagnant l'ingestion de l'eau. Néanmoins, boire l'eau était insuffisant. Le succès de la cure dépendait aussi de la qualité du régime de vie adopté pendant sa

durée. Ceci explique l'attention que les médecins portèrent également aux autres aspects de la vie du curiste: menus, horaires et nombre des repas, temps de sommeil et de veille, exercices physiques, enfin divertissements. Dès la Renaissance en effet, les promenades pédestres, à cheval ou à dos de mulet dans la campagne spadoise, les jeux de société (dont les cartes, pour le jeu de «quadrille»), la danse et les spectacles devinrent indissociables de la cure. Indispensables pour tromper l'ennui d'un séjour thermal aux multiples temps morts, ces distractions revêtaient aussi une valeur thérapeutique: la diététique galénique érigeait la sérénité d'esprit et l'insouciance en facteurs de l'équilibre humoral et donc de la bonne santé.

Au XVIII^e siècle, le caractère festif du séjour spadois s'intensifia et fit de la ville d'eaux une station à la mode, fréquentée par des vacanciers de haut vol plus que par des malades. Pour les divertir et les instruire, Jean-Philippe de Limbourg rédigea en 1763 ses *Amusements des eaux de Spa*. Il y dépeignit les bobelins parcourant le pays en quête de lieux pittoresques, et dans la localité même, explorant les ateliers-boutiques, où des artisans façonnaient ces jolités et autres «ouvrages de Spa» dont ils raffolaient. L'origine de cette activité, au tournant du XVII^e siècle, et son essor jusqu'au XIX^e siècle découlent du ther-

malisme. Si certains objets y renvoient directement, comme les cannes décorées utilisées par les curistes sur le chemin des sources ou les cadrans compte-gobelets, la plupart des pièces étaient acquises pour un usage sur place ou comme souvenir.

Canne sculptée, XVIII^e siècle.
(Musée de la ville d'eaux, Spa,
photo : Philip Vanoutrive)



Exécutés à partir d'essences choisies en fonction de leur résistance et de leur plasticité (du hêtre d'abord, ensuite des bois moins coûteux, tels l'érable, le platane, le tilleul ou des arbres fruitiers), les ouvrages de Spa nécessitaient la mise en œuvre de plusieurs techniques d'ébénisterie: la tabletterie, pour le découpage du bois et l'assemblage du coffret, le façonnage au tour, pour les boîtes rondes, et l'ornement. Dès le XVII^e siècle, des objets présentèrent ainsi un luxueux décor d'incrustations de nacre, d'ivoire, de cuivre ou d'étain. Néanmoins, la plupart des bois de Spa étaient des objets peints. Jean-Philippe de Limbourg décrit le travail en ces termes: «La sorte de peinture à laquelle les ouvriers de Spa se distinguent, ce sont des espèces de miniatures qu'ils font sur toutes sortes de pièces en bois, telles que des tables, des toilettes, des boîtes à quadrilles [...]. Ils peignent ces pièces de différents goûts & sur différents fonds;

en encre de la Chine et en laque, sur des fonds blancs; ou en or fin [...]; sur ces fonds ils peignent des personnages en goût chinois, ou des fleurs [...] des paysages, des vues des environs de Spa ou toutes sortes de sujets qu'on leur demande. Le vernis qu'on applique sur ces ouvrages leur donne un éclat d'une grande beauté» (Amsterdam, 2^e éd., 1783, t. 2, p. 311–312).

Souvent traité en camaïeux à partir de gravures, le décor à l'encre de Chine fut dominant jusque 1750 avant d'être relayé par la gouache dans les années 1770. Un dernier type de décor peint au vernis imitait les laques extrême-orientaux, notamment pour figurer les reliefs. Son emploi à Spa remonte aux alentours de 1680, quand les frères Dagly, qui figuraient parmi les premiers artistes en Europe à maîtriser ce procédé, l'appliquèrent à la décoration des jolités.

Sous la plume de Jean-Philippe de Limbourg, les ouvrages de Spa s'harmonisaient donc parfaitement avec la mutation qui s'était opérée dans la vocation de la station ardennaise. En deux siècles, Spa, avec ses eaux médicinales, s'était transformée en «café (et casino) de l'Europe» pour estivants fortunés, avides de dépaysement autant que de distractions. Ravissantes et frivoles, les jolités avaient tout pour les captiver et les séduire. Il est à noter, pour terminer, qu'une activité de jolités et ouvrages de Spa a repris dans la cité thermale il y a quelques décennies.

Geneviève Xhayet